LE BON VIEILLARD:

DISCOURS prononcé dans la Section des Tuileries, le décadi 30 Pluviôse, à la Fête de la Raison & de la Vérité.

PAR LE C.en DULAURENT.



LE BON VIEILLARD.

L'ÉTÉ a paru ; avec lui ont paru tous les plaisirs & tous les trésors de la nature. Ce ne sont plus ces fleurs dont l'émail charme la vue, & répand dans les airs un parfum si agréable ; la nature offre un aspect plus imposant & plus utile : sa parure a changé sans se flétrir ; elle a perdu sa variété, mais simple avec grandeur & belle avec majesté, elle a pour ornement, son opulence ; pour grâce, l'abondance & les biens qui l'accompagnent. Les arbres sont courbés sous le poids des fruits ; les épis dorés flottent dans les plaines, & offrent au cultivateur l'espoir d'une moisson abondante ; le raisin mûrit sur les côteaux couronnés de pampres verds ; les ruisseaux circulent à travers les prairies avec un doux murmure ; ils présentent au voyageur une eau limpide pour se désaltérer. Les arbres, sous leurs rameaux touffus, lui présentent pour se reposer, un tutélaire ombrage.

Ermenonville, séjour délicieux, séjour autrefois honoré par la vie d'un grand homme, & célèbre aujourd'hui par sa mort, lorsque le ciel sourit à toutes les campagnes, il n'a point oublié les tiennes ; tes jardins sont l'orgueil de la nature & l'objet de ses complaisances.

C'eſt dans tes murs que reſpire le bon vieillard dont je vais tracer le tableau. Je dirai ce que tu as vu ; je dirai ſes vertus, ſa douce philoſophie, ſon amour pour les arts, ſon empreſſement à éclairer ſes ſemblables, à réconcilier des époux mécontens, à unir des amans malheureux, à ſecourir le pauvre agriculteur, à élever les enfans, & à leur faire connoître en même temps le prix du travail & des récompenſes.

Voilà le tableau que je vais offrir. Peut-être m'arrivera-t-il quelquefois, en peignant les plaiſirs de la nature, de parler des amours & des grâces dont elle eſt la mère ; mais n'ayez point peur : craignant moi-même de trahir leur nudité, j'ai dit à la prudence de les couvrir de ſon voile. J'ai penſé d'ailleurs que tous les ſentimens auxquels celui de la liberté ajoute un nouveau charme, devoient naturellement paroître dans un tableau créé pour elle & expoſé dans ſon ſanctuaire ; & je ferai attentif à ne tracer aucune peinture qui puiſſe effaroucher l'innocence & faire baiſſer les yeux à la pudeur.

Myrtil, fils d'un négociant très-riche, demeuroit depuis deux ans à Ermenonville, où ſon père avoit des propriétés magnifiques. Ce jeune homme n'avoit point le caractère fier & orgueilleux que donne ordinairement la fortune, & qu'on ne remarque que trop dans les enfans ſur-tout élevés dans la maiſon paternelle.

Myrtil avoit reçu une heureuſe éducation ; il étoit bon, ſenſible & généreux ; il étoit complaiſant & facile avec tout le monde ; il ne voyoit dans les habitans du village que ſes amis & ſes frères ; il s'informoit exactement de leurs beſoins ; il alloit les viſiter, les uns dans leurs cabanes, les autres dans leurs champs ; il partageoit avec eux les fatigues des moiſſons, l'agrément des vendanges, & il étoit toujours avec eux de moitié dans leurs plaiſirs & dans leurs peines.

Le haſard le fit entrer un jour dans une chaumière qui lui parut plus malheureuſe que les autres. Il voit une mère reſpectable occupée à filer de la laine & à dévider ſa quenouille ; à ſes côtés, dans un berceau de verdure & de feuillage, repoſoit un jeune enfant : il s'approche ſans bruit de ce berceau, il ſoulève le voile qui le couvre, il s'attendrit à la vue de cet enfant, il ſourit à ſes grâces, il lui donne légèrement un baiſer ſur ſes joues de roſe, & il applaudiſſoit au bonheur de cette mère d'avoir donné le jour à un enfant auſſi aimable, lorſqu'il voit entrer dans la chaumière une fille plus aimable encore & plus jolie que celle qu'il venoit d'admirer.

Lycoris avoit quinze ans, Lycoris avoit un maintien modeſte ; dans ſes yeux brilloit le feu de la jeuneſſe, de noires paupières en tempéroient l'éclat & la vivacité ; ſon teint étoit animé des plus riantes couleurs ; ſa taille étoit élégante &

légère ; ſon vêtement ſimple, & l'art n'y avoit ajouté que la parure néceſſaire pour dérober à la curioſité indiſcrète les charmes de la nature & de l'innocence.

Lycoris avoit aperçu le jeune homme ; elle l'avoit aperçu, elle avoit rougi & baiſſé les yeux.

Myrtil vit ſon embarras, détourna d'elle ſes regards, & ſe mit à converſer avec ſa mère.

Cet entretien lui fit connoître que cette veuve intéreſſante venoit de perdre ſon mari, que ſes deux enfans étoient ſa ſeule richeſſe, qu'elle vivoit du travail de ſes mains, & que ſa fille aînée alloit toute la journée cultiver les champs, pour apporter le ſoir de quoi nourrir ſa mère.

Depuis ce moment, Myrtil ne paſſa point un jour ſans aller viſiter la chaumière ; il apportoit tantôt des fleurs, tantôt des fruits, enfin toutes les choſes qu'il ſavoit pouvoir être agréables à Lycoris ; il les offroit à la mère, pour avoir le droit de les offrir à la fille. Tous ces petits riens que l'on donne ſouvent par habitude, que l'on reçoit quelquefois ſans réflexion, ne ſont pas toujours ſans effet. Lycoris y avoit paru ſenſible ; Myrtil s'en étoit aperçu, & depuis ce jour il redoubla d'égards & d'attentions pour elle.

Enfin le moment de s'expliquer étoit arrivé : leurs cœurs s'étoient entendus ; ils ne purent renfermer plus long-temps un ſecret que leurs entretiens & leurs regards trahiſſoient tous les jours.

Il fallut ſe dire que l'on s'aimoit; ils ſe le dirent, & depuis ce moment ils ſe ſont bien aimés l'un & l'autre.

Un jour Myrtil ne pouvant goûter les douceurs du repos, étoit allé de grand matin ſe promener dans les champs.

Lycoris, par une ſuite de cet inſtinct qui rapproche tous les êtres qui s'aiment, avoit deviné Myrtil. Elle a de ſon côté devancé l'aurore, & ſes pas l'ont conduite dans un boſquet aſſez proche de celui que Myrtil avoit choiſi pour ſa retraite.

Myrtil s'étoit aſſis ſur un gazon, le dos appuyé ſur un arbre. Là, rêveur & ſolitaire, il ne s'occupoit que de ſa chère Lycoris; il ſongeoit aux moyens de la rendre heureuſe & de vaincre la réſiſtance qu'un père inflexible oppoſoit à ſes déſirs. Le calme du matin, le ſilence des bois ne répondoit point à l'agitation de ſon cœur, il étoit trop ému.

Oiſeaux, diſoit-il, qui dormez paiſiblement, que vous êtes heureux ! votre ſommeil eſt celui de la paix; votre réveil ſera celui du plaiſir, & les premiers rayons de l'aurore auront à peine éclairé votre ſolitaire aſyle, que vous reverrez vos compagnes, & que votre ramage annoncera partout leur bonheur & vos jouiſſances.

Encore, ſi j'étois né au village, ſi, berger dès mon enfance, j'euſſe pu avec mon travail acquérir

un petit coin de terre & quelques troupeaux, je dirois à Lycoris : Unissons-nous, mon amie, cè bien est à nous ; il est peu de chose, mais ton cœur est le seul que je désire, & en le possédant, je possède tous les trésors de la terre.

Mais pourquoi ai-je à lutter encore contre les préjugés de la naissance, lorsque la liberté les a tous fait disparoître ? pourquoi la fortune est-elle un obstacle à mon bonheur ? pourquoi mon père m'oppose-t-il sans cesse les lois d'une froide raison & d'un stupide égoïsme, lorsque mon cœur invoque avec tant de force celles de la nature & de l'égalité !

Lycoris étoit venue dans ce bocage, elle avoit vu Myrtil ; elle s'étoit approchée d'un pas tremblant & timide, & placée derrière quelques branches d'arbres, pour tout entendre & n'être pas aperçue.

Mais soit que les dernières paroles de Myrtil l'eussent trop vivement émue, soit que quelques feuilles en tombant eussent excité un léger frémissement, Myrtil croit entendre du bruit, se retourne, voit Lycoris, se lève & court se précipiter dans ses bras.

Adieu plaintes, adieu chagrins, adieu soupirs : Myrtil est heureux, Lycoris est contente. Ils osent croire à peine à leur bonheur ; ils se regardent, baissent les yeux, se regardent encore, & n'ont

point la force de fe parler. Se parler ! eh ! le filence n'en dit-il pas affez quand on s'aime !

L'heure les avertit qu'il étoit temps de retourner au village. Allons, mon amie, dit Myrtil, allons rejoindre les toits paternels ; ta mère peut être inquiète, elle pourra te gronder, & je ferois bien fâché d'en être la caufe.

Tu as raifon, mon ami, dit Lycoris ; d'ailleurs fi j'ai une mère à confoler, toi, tu as un père à fléchir ; & nous ne ferons véritablement heureux que quand ils le feront l'un & l'autre.

Ils s'entretenoient ainfi, & leurs mains entrelacées l'une dans l'autre, ils regagnoient le village : ils avoient à peine détourné un bofquet, qu'ils aperçoivent un homme couché aux pieds d'un arbre.

C'étoit le *vieillard Damon* ; il repofoit paifiblement, fes bras étendus, & fa tête penchée fur le gazon. Ses cheveux blanchis par les années infpiroient la vénération, & tomboient négligemment fur fes épaules. Sur fon front refpiroit la candeur ; fon vifage n'étoit point flétri par les rides de l'âge ; un air de douceur & de bonté étoit empreint fur fes traits, & tout annonçoit qu'il avoit été fage dans les premières années de fa vie.

Myrtil & Lycoris s'étoient approchés tout doucement du vieillard. Prends garde, dit Myrtil, prends garde, ma chère amie, d'interrompre le

ſommeil de cet honnête homme. Le ſoleil va paroître, empêchons ſes rayons d'arriver juſqu'à lui; entrelaçons les feuilles de ces arbres, formons autour de lui un ſalutaire ombrage. Comme il dort! Quand notre ame eſt ſi fortement agitée, comme la ſienne eſt tranquille! comme il ſourit à tous les heureux qu'il a faits! comme il ſonge, en dormant, au bien qu'il doit faire à ſon réveil!

Ces mots prononcés vivement réveillent le vieillard.

« Quoi! qui eſt-ce qui eſt là! qu'ai-je entendu!
» C'eſt vous, c'eſt vous, mes enfans! Vous êtes
» de bien bonne heure dans les champs! »

Bon vieillard, dit Myrtil, nous ſommes bien fâchés d'avoir interrompu ton ſommeil; dors en paix ſous la garde de l'innocence & de l'amitié, nous allons veiller auprès de toi; dors: les zéphyrs n'ont point encore agité leurs ailes; l'air eſt tranquille, la fraîcheur du matin répandra dans tes veines un baume rafraîchiſſant & ſalutaire; le repos eſt un beſoin à ton âge.

Non, mes amis, non, vous ne m'avez point éveillé, j'allois me réveiller moi-même: embraſſez-moi, mes enfans, dans un inſtant nous parlerons de ce qui vous regarde, vous me raconterez vos petites peines; mais avant tout, voici le ſoleil qui ſe lève, la nature va déployer à nos yeux toutes ſes merveilles, il ne faut pas en oublier l'auteur. Il faut reſpecter l'Etre ſuprême.

qui humilie l'orgueilleux & le riche, & qui protège l'innocent & le foible ; il faut l'honorer & le bénir. Approchez, mes enfans, placez-vous avec moi fur cet autel de la nature, nous allons la célébrer au milieu de fes ouvrages ; réuniffez-vous à moi dans mes chants.

Soleil, ô toi qui fur ton char de lumière difpenfes également les nuits & les jours, aftre toujours le même & toujours nouveau, puiffes-tu ne rien voir fur la terre de plus grand que ma patrie ! puiffes-tu n'éclairer que fes fuccès & fes triomphes !

Soleil, tu commences ta carrière, & déjà les fleurs ont entr'ouvert leurs calices, leurs parfums ont embaumé les airs ; les plantes s'animent, le fommeil de la nature a ceffé, & elle reprend une nouvelle exiftence.

Au midi de ta courfe, tu verferas fur nous des torrens de lumière ; l'homme alors baiffera fes regards devant ton éclat majeftueux, & fe fentira pénétré de refpect pour l'auteur de ta fublime effence.

Lorfque tu feras prêt à nous quitter, tes rayons feront encore des rayons bienfaifans & confolateurs ; ils feront pour l'homme épuifé de fatigues, le fignal du repos ; ils feront pour de chaftes époux le fignal des plaifirs les plus purs.

O foleil ! je n'ai pas long-temps à jouir de ta clarté. Lorfque chaque jour ta carrière fe

renouvelle, vieillard languiſſant, je ſuis prêt à terminer la mienne : bientôt je ne te verrai plus, mais je mourrai content ſi je ne te laiſſe à contempler après moi que le bonheur & la proſpérité de tous les hommes.

Échauffe le courage & l'ardeur de nos guerriers; répands dans l'élite de notre jeuneſſe le feu qui t'anime, & ſois l'aſtre radieux qui la conduiſe à la victoire.

Brille long-temps pour les deux enfans qui ſont auprès de moi; c'eſt de ta céleſte flamme qu'eſt née celle de l'amour qui les embrâſe; qu'elle ne s'éteigne jamais : préſide à leurs jeux durant le jour, & dis à la nuit de ne venir que pour couvrir leurs plaiſirs de ſon voile, & pour protéger leurs amours.

Le Vieillard a parlé; il ſe relève, avec lui ſe relèvent Myrtil & Lycoris.

Allons, dit Damon, pour cette fois il faut rentrer au village; mais cela ne nous empêche pas en marchant de cauſer de vos petites affaires, & de me dire ſi vous perſiſtez toujours dans le projet de vous unir enſemble.

— Oh! oui, dit Myrtil, j'en ai fait le ſerment, & je ne le violerai jamais.

— Mais, Myrtil, qu'eſt-ce que ton père t'a dit là-deſſus hier? l'as-tu trouvé plus indulgent & plus facile?

— Je n'ai pu, Damon, parvenir encore à le fléchir.

— Cependant, Myrtil, ſi ton père tient ſi fort à ſes idées, il me ſera difficile de les combattre; ne pourrois-tu pas remettre à deux ou trois ans ton union avec Lycoris?

— Ah! Damon, cela eſt impoſſible; pourrois-je laiſſer Lycoris malheureuſe pendant tout ce temps? pourrois-je l'abandonner après tout ce que je lui ai promis?

— Eh bien, mes enfans, il faut en ce cas du courage & de la patience. J'ai vu naître votre amitié, j'en ai ſuivi les progrès, & ſi quelque choſe a flatté mon cœur, c'eſt qu'au milieu d'un ſentiment ſi vif, vous n'avez jamais oublié vos devoirs. Vous vous êtes donné mutuellement votre cœur; mais vous vous êtes réſervé vos vertus, & vous êtes encore dignes l'un de l'autre. Myrtil, c'eſt par des ſoins, des égards que tu fléchiras ton père; reſpecte-le toujours: le ciel récompenſe les bons fils; il bénira les nœuds que tu dois former, & il me donnera les forces néceſſaires pour plaider ta cauſe auprès d'un juge que la nature a déjà gagné de-moitié.

Myrtil, Lycoris profitèrent de ce moment pour entretenir Damon des chagrins qu'ils reſſentoient, & lui demander des conſeils. Damon les écoutoit, & leur répondoit avec complaiſance; ſon ame étoit ouverte tout entière à leurs épanchemens;

il ſourioit à leurs queſtions ingénues, & ſouvent il eſſuyoit les larmes qui s'échappoient de leurs yeux.

Tel on voit ce chêne antique & reſpecté, l'orgueil d'une vaſte forêt; ſa cime eſt découverte, mais ſon tronc a bravé les injures du temps; il eſt ferme & immobile; les bergers viennent ſur ſon écorce graver les noms de leurs bergères, & les oiſeaux ſe plaiſent, ſur ſes rameaux diſcrets, à moduler leurs plaiſirs & célébrer leurs amours.

En s'entretenant ainſi, ils étoient arrivés au village. Là ils ſe ſéparèrent. Myrtil retourna chez lui; Lycoris ſe rendit chez elle, & le bon vieillard s'achemina lentement vers ſa maiſon.

Il étoit alors huit heures; c'étoit le moment qu'il avoit deſtiné à recevoir tous ceux qui avoient quelques affaires à traiter avec lui, ou des conſeils à lui demander. Il appelle Jacques, & le prévient de faire entrer ſucceſſivement tous ceux qui déſireroient lui parler.

Le premier qui ſe préſente eſt un de ſes fermiers. Eh! que viens-tu donc faire ici, mon pauvre Lucas? s'écrie Damon; tu as aujourd'hui un air bien triſte?

— Je n'ai pas lieu d'être content, citoyen Damon. Tu as ſans doute entendu parler de cette grêle affreuſe qui a dévaſté notre canton?

— Eh bien, qu'eſt-il donc arrivé?

— Une partie de mes récoltes eſt détruite, & mes fruits ſont entièrement perdus. Je viens prendre des arrangemens avec toi; je ne puis te payer cette année-ci le prix de ta ferme.

— Qu'as-tu gagné, mon ami, pour me payer! Tu veux prendre avec moi des arrangemens; mais la nature en a-t-elle pris avec toi! N'es-tu pas aſſez malheureux de perdre en un ſeul jour le fruit de toute une année! n'as-tu pas aſſez pleuré ſur ce fatal événement!

— Tu l'as bien dit, ô Damon; quand j'ai vu tomber ces beaux eſpaliers que j'avois cultivés avec tant de ſoin, quand j'ai vu mes épis renverſés, j'avois l'ame navrée de douleur; j'ai été pleurer ma perte avec ma femme & mes enfans.

— Mon pauvre Lucas, tu n'apprendras donc jamais à me connoître; mais avant d'être mon fermier, tu étois mon ami; avant d'être l'un & l'autre, tu es homme, & à ce titre tu as des droits à ma ſenſibilité. Au lieu de pleurer avec ta femme & tes enfaus, il falloit venir rire avec moi, & nous nous ſerions conſolés enſemble. Au ſurplus, Lucas, ta délicateſſe t'honore; ton procédé eſt celui d'un honnête homme. Je veux y répondre: je te remets ce que tu me dois pour cette année; ce n'eſt pas tout, il faut vivre juſqu'à la récolte prochaine; voici de quoi pourvoir à ta ſubſiſtance & à celle de ta famille. Quand tu auras beſoin de quelque choſe, viens

à moi, Lucas, viens à moi, ne te gêne point, & donne-moi la préférence.

On annonce deux jeunes volontaires; ils entrent d'un air triomphant & le sac sur le dos.

— C'eſt ici ſans doute le C. Damon!

— Oui, mes amis, que déſirez-vous!

— Nous rafraîchir. Tu vois que nous ne nous gênons pas; le ſoldat n'eſt point poli, mais il eſt brave.

— Jacques, apporte vîte de quoi boire à ces braves jeunes gens; il faut bien avoir ſoin de ceux qui vont nous défendre; jamais, non jamais je n'ai eu tant de plaiſir à exercer l'hoſpitalité.

— A ta ſanté, bon vieillard.

— A la vôtre, mes amis; tant que vous vous porterez bien, la République ſe portera bien auſſi, & *ça ira.*

— *Bravo,* citoyen Damon, tu as l'air d'un bon papa, bien jovial & bien gai; voilà comme il nous les faut, car des vieillards triſtes & qui grondent toujours, ne plaiſent guères à la jeuneſſe.

— Dites-moi, mes amis, avez-vous encore votre père & votre mère!

— Mon camarade & moi, répond le moins jeune, nous avons encore notre mère; mais quand la patrie a parlé, la nature ſe tait: nos frère & ſœur ne la laiſſeront manquer de rien, & puis la patrie eſt une bonne mère qui prendra ſoin de la nôtre.

— Et

— Et les petites inclinations? à votre âge on n'eſt pas ſans avoir.

— Ah! ah! papa Damon, tu es bien gaillard; tu veux ſavoir auſſi les ſecrets du cœur. Eh bien, je vais te dire le mien: mon camarade eſt trop jeune, il ne ſait pas encore ce que c'eſt. Moi, je connois une perſonne aimable & jolie, dont les parens ſont très-honnêtes; je lui ai promis de ne jamais épouſer qu'elle: j'eſpère, à mon retour, réaliſer la promeſſe que je lui ai faite; mais il faut d'abord faire la guerre, & puis nous ferons l'amour.

— Mon ami, dit Damon, il y a bien des riſques à courir avec l'une & avec l'autre: la perſonne que tu aimes peut s'ennuyer, & te punir de ton abſence; à la guerre, il ne faut qu'un inſtant pour nous détruire.

— Sois tranquille, bon vieillard, répond le jeune homme, je connois Adélaïde, elle me ſera fidèle, & puis ſi elle n'eſt pas à moi, je n'aurai pas tout perdu: voici ſon portrait qu'elle m'a donné en partant, il repoſe ſur mon cœur; quand j'ai quelque chagrin, je n'ai qu'à le regarder, & je ſuis conſolé. Quant à la guerre, ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, c'eſt d'être tué. Eh bien, je laiſſerai après moi un glorieux ſouvenir. Adélaïde me donnera quelques larmes, mes concitoyens honoreront ma mémoire; & d'ailleurs, après le bonheur de vivre pour ſa patrie, en eſt-il un plus grand que celui de mourir pour elle!

— Allez, mes braves jeunes gens, dit le vieillard, vous êtes dignes de ſervir la République; allez où l'honneur vous appelle, ſoyez toujours attachés à la diſcipline militaire; la diſcipline fait la force des armées, elle prépare la victoire, le courage la décide. Montrez à nos ennemis, qu'à leurs trahiſons & à leurs perfidies nous n'oppoſons que la valeur; que la France ne recevra de lois que d'elle-même; qu'elle veut la paix, & non pas une trève, & que les peuples libres ne mettent bas les armes que quand les eſclaves n'exiſtent plus.

Les deux volontaires embraſſent le bon vieillard, & ſe retirent.

On annonce deux jeunes époux.

Citoyen Damon, dit le mari, nous avons dans ce pays un enfant en nourrice, nous ſommes venus pour le voir, & d'après tout le bien que nous avons entendu dire de toi, nous nous ſommes déterminés à te faire part d'un projet qui nous occupe depuis fort long-temps; tu peux nous aider à terminer cette affaire. Il y a un an que nous ſommes unis, & déjà nous ne pouvons plus vivre enſemble. Madame eſt très-jolie, madame a des yeux ſuperbes, elle a une voix charmante, elle danſe agréablement, elle eſt aimée de tout le monde : eh bien, c'eſt cette idée qui me pourſuit & me rend malheureux; je crois voir échapper ſans ceſſe à mon

cœur le trésor que je possède : je n'ai qu'un moyen de jouir de ma liberté, c'est en lui rendant la sienne ; je viens te demander comment je puis effectuer ce divorce.

— Citoyen, dit le vieillard, laisse parler actuellement ton épouse, & je te dirai après cela mon avis.

A ces mots, la jeune femme détache le voile qui lui couvroit le visage, & laisse apercevoir des yeux humectés de quelques larmes, & des traits que le sentiment du malheur rendoit plus intéressans encore.

— Bon vieillard, dit-elle, ton âge appelle la confiance : jusqu'ici j'ai tu les chagrins de mon cœur, mais je puis les épancher librement dans le tien. Je vais parler : j'ai tout fait pour mériter, & je n'ai pu obtenir encore la confiance de mon mari. Un premier sentiment fut mon malheur : j'ai aimé ; j'étois jeune encore. Le despotisme, pour qui rien n'est sacré, le despotisme qui ne connoît les droits de la liberté ni de la nature, m'a ravi celui que la nature & la liberté me donnoient le droit de choisir. Je crus le retrouver dans l'époux que tu vois ; mais lorsque j'ai cru prendre un ami, je n'ai trouvé qu'un maître ; j'ai trouvé des chaînes où l'hymen me promettoit des fleurs. L'air que je respire, les plaisirs innocens que je goûte, les soins que je

reçois de l'amitié, ceux que la reconnoiſſance me dit de lui rendre, tout lui porte ombrage, tout lui fait croire que je ne ſuis plus digne de ſon eſtime. Je te laiſſe actuellement à décider qui de nous deux a le droit de ſe plaindre, qui de nous deux a le droit de réclamer la puiſſance des lois, quand celles de la juſtice & de la vertu ſont obligées de ſe taire.

Le vieillard garde quelques inſtans le ſilence. O mes amis, leur dit-il, dans quelle poſition délicate vous me placez! Lorſque je croyois n'avoir à vous féliciter que ſur votre bonheur mutuel, je ſuis réſervé à vous offrir les moyens d'être moins malheureux. Jeune épouſe, tu ne peux ſortir de l'excès de tes peines que par le divorce: ſans doute cette loi eſt très ſage; elle eſt néceſſaire pour mettre un terme à la haine de deux époux, pour aſſurer le ſort de leurs enfans, & les empêcher d'être les victimes d'une union mal aſſortie. Mais il en eſt de cette loi comme de ces remèdes dont l'uſage imprudent peut être funeſte, & dont il ne faut ſe ſervir qu'avec précaution. Le reſpect pour les femmes n'eſt pas encore aſſez bien établi, les mœurs ne ſont pas encore aſſez pures, pour qu'une femme, en réclamant le divorce, n'ait rien à craindre pour ſa réputation; le public ſouvent ignore les détails intérieurs d'un ménage, & peut attribuer à l'inconſtance & à la légèreté d'une femme, ce qui n'eſt

que l'ouvrage de l'injuſtice & de la mauvaiſe conduite du mari.

Mais toi, jeune époux, comment peux-tu affliger ainſi le cœur de ta femme ? Tu lui fais un crime de ſa beauté, mais ce crime eſt celui de la nature : tu ne peux croire qu'elle te ſoit fidèle, mais c'eſt la forcer, pour ainſi dire, à ne pas l'être ; le ſoupçon flétrit l'ame, & s'il ne peut abattre la vertu, il l'afflige & il la décourage. Laiſſe-lui croire, mon ami, qu'elle eſt honnête, qu'elle eſt digne de ton eſtime & de ta confiance ; cette idée enflammera ſon amour-propre, elle ſera pour elle un frein contre le mal, & lui donnera la force de ne jamais s'écarter de ſes devoirs ; mais la mépriſer, la haïr, l'avilir à ſes yeux & à ceux des autres, c'eſt une tyrannie contre laquelle elle a droit de réclamer. Elle invoquera cette protection que les lois accordent à la foibleſſe ; & moi-même j'irai devant les tribunaux vengeurs plaider la cauſe de l'innocence outragée, de la vertu avilie, de la beauté perſécutée. Redouble, ô mon ami, de ſoins & d'attachement envers ta femme. Eſt-ce à la fleur de votre âge que vous devez ſonger à vous déſunir ? Si mes avis ſont ſans ſuccès, ſi vos cœurs ſont inacceſſibles au retour de la paix & de l'amitié, j'ai puiſé dans la nature un dernier conſeil, & c'eſt le ſeul qui me reſte à vous donner. Allez retrouver votre enfant, allez contempler le

berceau dans lequel il repoſe ; voyez ſa foibleſſe, interrogez ſes beſoins, liſez dans ſes yeux l'avenir conſolant qu'il vous prépare. A qui de vous deux appartiendra-t-il ? qui de vous deux conſentira à s'en ſéparer ? pour lequel de vous deux ſeront ſes baiſers & ſes careſſes ? Et dans le partage inégal que vous ſollicitez vous-mêmes, qui de vous pourra ſe voir privé d'un enfant auquel vous avez tant de droits l'un & l'autre ? Je vous vois attendris, je vois des pleurs couler de vos yeux ; allez, allez les répandre ſur le berceau de votre enfant ; allez ſur cet autel de l'innocence renouveler les ſermens de l'amour ; allez renouveler celui de vivre toujours en bons pères, en bons citoyens, & vous aurez bien ſervi la nature & la patrie.

Les deux époux s'embraſſent, ils embraſſent le bon vieillard, qui les invite à paſſer quelques jours chez lui, & à aſſiſter aux fêtes qui doivent ſe célébrer dans le village.

Combien de perſonnes ſe réjouiſſent à la fin de la journée, d'avoir fait un heureux ! Le bon vieillard en a déjà fait cinq, & il n'eſt pas encore à la moitié de la ſienne !

Jacques, s'écrie Damon, s'il n'y a plus perſonne, va voir ſi les enfans ſont raſſemblés dans leur école, & tu viendras m'avertir.

Jacques y court, revient, & annonce que les enfans l'attendent. Le vieillard ſe rend au lieu ordinaire des écoles publiques.

Les jeunes garçons ſont d'un côté, les jeunes filles de l'autre; à peine le vieillard eſt-il entré, que tous ſe lèvent, & perſonne ne s'aſſied que lorſque le vieillard s'eſt aſſis lui-même.

Mes enfans, dit Damon, je ne vous entretiendrai pas aujourd'hui bien long-temps: je vous ai promis de vous parler des avantages de l'éducation, je vais tenir ma parole.

L'éducation, mes amis, eſt le premier des tréſors; ſans éducation, vous retombez dans la barbarie; la barbarie vous conduit au deſpotiſme. Aſſez & trop long-temps l'on a dit qu'il falloit laiſſer le peuple dans l'ignorance & dans l'erreur; qu'il étoit dangereux de l'éclairer & de lui inſpirer le ſentiment de ſa force. Ce préjugé a tombé avec les autres; vous connoîtrez, mes enfans, les lois du gouvernement ſous lequel vous vivez, parce que vous ne pouvez leur obéir ſans les connoître. Vous apprendrez les principes de morale & de juſtice éternelle qui ne demandent que d'être bien développés pour être ſentis de tout le monde: je ne prétends pas faire de vous des philoſophes & des ſavans, cela n'eſt pas néceſſaire au bonheur; mais vous ſaurez lire, écrire, & compter; voilà à quoi ſont deſtinées les écoles primaires des cantons. Lire, écrire, cela n'eſt pas indifférent, & il eſt facile de vous en faire ſentir les agrémens & les avantages.

Vous êtes, je le ſuppoſe, ſur les frontières,

éloignés conſéquemment de votre famille ; vous déſirez écrire à votre père, & lui dire que vous l'aimez beaucoup : comment faire, à une ſi grande diſtance ! Avec une plume, de l'encre & du papier, vous êtes tout rapprochés de lui ; vous lui écrivez tout ce que vous penſez, tout ce que vous avez ſur le cœur ; vous lui promettez d'être toujours bon citoyen, bon fils, bon ſoldat, & de remplir exactement vos devoirs. Avez-vous remporté une victoire ! ah ! quel plaiſir vous avez à la lui annoncer & à lui dire les dangers que vous avez courus ! Votre papa montre cette lettre à tous ſes amis, tous ſes amis s'écrient : Quoi ! c'eſt ton fils qui t'écrit ainſi ! le pauvre enfant ! qui eſt-ce qui auroit dit cela ! Comme il eſt avancé ! comme il parle actuellement, & quel plaiſir nous aurons à le revoir !

Mais c'eſt lorſque votre père répond à votre lettre, quelle ſatisfaction vous goûtez en recevant de ſes nouvelles ! Comme ſes expreſſions tendres & affectueuſes vous remuent l'ame ! quelles larmes vous donnez au ſouvenir d'une mère qui vous adore, & d'une ſœur qui vous chérit ! Il ſemble que cette lettre ne ſeroit pas auſſi jolie, ſi vous étiez obligés de vous la faire lire par un autre : vous la liſez, vous la reliſez ſans ceſſe, & vous ne quittez la première, que lorſqu'il vous en parvient une ſeconde.

Au ſortir des écoles primaires, ſi vous ne

vous deſtinez point à la culture des terres, vous ſerez tenus d'apprendre une ſcience, ou un métier utile à la ſociété.

Tel eſt le vœu de la loi.

Les connoiſſances, mes enfans, vous ſont d'autant plus utiles, que ce n'eſt plus l'or ni l'intrigue qui diſpoſe des places. Vous êtes appelés à exercer vous-mêmes vos droits : les emplois ne ſe donnent qu'à la vertu & aux talens; vous pouvez, à votre tour, être maire, officiers municipaux, adminiſtrateurs & juges. Dans toutes ces places, il faut ſavoir bien lire, bien écrire, diſtinguer ce qui eſt juſte d'avec ce qui eſt injuſte, connoître les lois, les bien appliquer, & ſans faire de grands diſcours, ſavoir aſſez bien parler pour ſe faire entendre & exprimer ſon opinion. En général, mes amis, l'inſtruction nous conduit à voir & à faire le bien : ſans inſtruction nous riſquons ſouvent de faire le mal, même ſans le vouloir. Pour cela, il faut travailler, il faut aimer l'étude; il en eſt de la culture de l'eſprit comme de celle d'une terre. Vous le ſavez, ô vous, mes enfans, qui tous les jours accompagnez vos pères aux champs; le terrain qui n'eſt point cultivé, eſt aride, rempli de cailloux, de ronces & d'épines; celui au contraire ſur lequel le ſoc de la charrue a paſſé, celui que l'on arroſe régulièrement matin & ſoir, eſt riant & fertile.

Mais je finis, mes enfans, c'eſt aſſez vous

parler du travail, lorſque ce jour n'eſt deſtiné qu'aux récompenſes. Allez : préparez-vous à la diſtribution des prix, elle doit ſe faire ſur les trois heures. Je n'ai pas beſoin de vous indiquer le lieu de la fête. Adieu, mes amis.

Les enfans ſe lèvent, défilent dans le plus grand ordre, & ſaluent tous, en paſſant, le bon vieillard.

Damon ſe retire, & rentre paiſiblement chez lui.

Après avoir donné aux autres les ſoins que l'humanité réclame, il eſt naturel de ſe ménager quelques inſtans de repos, & de ſe replier un peu ſur ſoi-même.

Le voilà le bon veillard ſeul dans ſon cabinet, aſſis auprès d'une table, entouré de ſes livres, entouré des ſages de tous les pays, & jouiſſant en paix des charmes de l'étude.

Voulez-vous ſavoir de quoi ſe compoſoit ſa bibliothèque ! Elle n'étoit pas bien grande ; il avoit eu ſoin de n'y réunir que des ouvrages de génie.

Parmi les hiſtoriens l'on comptoit le voyage du jeune Anacharſis, Tite-Live, les ouvrages de cet hiſtorien qui ſemble avoir créé les merveilles de la Nature, par la manière dont il les a décrites, & les Annales de Tacite, de ce génie profond, également ſublime lorſqu'il trace les horreurs du règne de Galba, & lorſqu'il

peint Agrippine en deuil, pleurant ſur les cendres de Germanicus.

Les poëtes épiques qu'il avoit choiſis, étoient Homère, Virgile, Milton & le Taſſe.

Il s'enthouſiaſmoit avec Corneille, il s'attendriſſoit avec Racine, il philoſophoit avec Voltaire.

Il rioit avec Regnard, Deſtouches & l'inimitable Molière.

Il converſoit avec le bon Lafontaine, & penſoit avec Rouſſeau, Fénélon & Monteſquieu.

C'étoit peu pour lui de vivre au milieu de ces grands hommes ; il ſe plaiſoit encore à contempler leurs images ; il avoit réuni celles des héros qui, dans le cours des ſiècles, ont bien mérité de leur patrie.

Dans ſon cabinet reſpiroient les buſtes du courageux Brutus, du ſage Caton, du vertueux Socrate, du juſte Ariſtide & de l'éloquent Periclès.

Mais l'on t'y diſtinguoit par-deſſus tout, ô toi, immortel Waſington, grand guerrier, grand légiſlateur, grand politique, toi, qui trois fois préſident du congrès Américain, entouré de toutes les places auxquelles l'ambition de l'homme peut aſpirer, ſus reſter pauvre au milieu des richeſſes, ſimple au milieu des grandeurs, modeſte au milieu des ſuccès, & préféras au titre de conquérant d'un peuple eſclave, le titre de citoyen d'un peuple libre.

Voilà les amis au milieu desquels vivoit le bon vieillard ; voilà les amis qui ne nous abandonnent jamais. Ah ! lorsque l'inconstance ou l'adversité éloigne de nous les autres, lorsque les rides de la vieillesse font fuir les amours, & que le temps sur ses ailes emporte loin de nous les plaisirs, il nous en reste encore dans les beaux arts que nous avons cultivés dans notre jeunesse.

Oui, les beaux arts sont l'amusement & la consolation du vieillard ; ils lui procurent des souvenirs sans regrets, des plaisirs sans remords, des jouissances sans amertume : la peinture, dans des paysages agréables, le ramène au printemps de la jeunesse ; la sculpture lui rappelle les contours gracieux & les belles formes ; l'harmonie réveille toutes les affections de son ame, & lui crée de nouveaux sens. Le vieillard sourit avec Catulle à l'oiseau de Lesbie ; il soupire avec Pétrarque aux bords du Vaucluse ; il bâtit avec Lubin une cabane pour Annete ; il chante avec Horace les présens de Bacchus ; avec Anacréon, les plaisirs de l'amour ; & lorsqu'il descend dans la tombe qui lui est destinée par la nature, il ne meurt pas. Favori des Muses, il semble ne sortir de leurs bras que pour s'étendre & se reposer sur un lit de roses.

Cependant les cloches ont retenti dans les airs, elles annoncent que la distribution des prix va commencer. Le parc d'Ermenonville étoit rempli

d'une affluence prodigieuſe que la beauté du temps & l'intérêt de cette fête avoient attirée de toutes parts. La joie brilloit ſur le viſage de tous les ſpectateurs. La crainte & l'eſpérance étoient peintes ſur celui des jeunes gens qui devoient ſe diſputer la victoire.

Le premier prix fut celui de la courſe; il fut remporté par Guillot, à qui Damon donna une couronne de fleurs.

Le ſecond eſt deſtiné à celui qui fera le mieux l'exercice. Les jeunes gens prennent leurs fuſils & ſe mettent ſous les armes : tous manœuvrent avec aſſez de promptitude & d'agilité; mais Lucas eſt celui qui met dans ſes mouvemens plus de préciſion & de régularité, marque tous les temps, ſans cependant permettre à l'œil de les diſtinguer & de les ſuivre. Ferme & ſouple dans ſans marche, attentif à tous les commandemens, il fait paroître dans ſa contenance cette aſſurance & cette fierté que donnent le ſentiment du courage & le plaiſir de bien faire.

Le prix lui fut décerné d'une voix unanime : tous les vieillards voulurent que le fuſil ſuperbe deſtiné à Lucas, lui fût remis par la fille du village, qu'il déſigneroit lui-même. Lucas nomma Babet, Babet lui donna le prix; elle lui en avoit décerné un d'avance dans ſon cœur.

Le dernier prix eſt celui de l'adreſſe, & pour

l'obtenir, il faut abattre une oie suspendue au haut d'un arbre.

Plusieurs concurrens se présentent; le premier ne fait qu'effleurer l'oie; le second en abat une aile; entre les mains de presque tous les autres, l'arc, sans force & sans vertu, ne peut même traverser les airs & arriver au but.

Seul, Myrtil n'avoit pas encore paru: compagnon de leurs travaux, il étoit juste qu'il le fût aussi de leur gloire. Il s'avance; d'une main fière & hardie il prend l'arc & une flèche; l'arc est tendu, le trait ajusté, il part, siffle, vole & va frapper l'oie qui tourne en expirant dans les airs, & vient tomber aux pieds de Myrtil.

Myrtil est proclamé vainqueur. Damon, au milieu des applaudissemens de toute l'assemblée, lui remet un sabre sur lequel l'ouvrier avoit gravé les actions les plus mémorables de la révolution.

On y lisoit d'un côté la conquête de la Savoie, la levée du siége de Lille, la reprise de Verdun & de Longwi, la bataille de Jemmapp, les prises de Mons, Bruxelles, Malines & Liége.

De l'autre, on voyoit la Bastille renversée, le palais d'un tyran en feu, & une montagne sur laquelle planoit le génie de la liberté.

D'un côté du sabre on lisoit: *J'ai été forgé pour défendre la République*:

De l'autre étoient gravés ces mots: *Tu ne me*

remettras dans le fourreau que quand les tyrans ne ſeront plus.

Les jeunes garçons avoient reçu leurs récompenſes, les jeunes filles eurent leur tour.

Mathurine obtint le prix de la danſe, & celui du chant fut décerné à l'intéreſſante Lycoris, qui, oubliant les peintures gracieuſes qu'offrent à l'imagination la jeuneſſe & la beauté, voulut honorer en ce jour celui qui honoroit tout le monde, & conſacrer le charme de ſa voix à célébrer les plaiſirs de la vieilleſſe.

Un éventail charmant fut donné à Mathurine; Lycoris reçut une ceinture, ſur laquelle on liſoit d'un côté ces mots : *Sois prudente, modeſte, bonne épouſe & bonne mère :* de l'autre : *Nourris toi-même tes enfans & élève-les pour la patrie.*

Damon aperçut dans la foule un jeune enfant dont les yeux étoient mouillés de quelques larmes.

Quelle eſt, lui dit-il, mon petit ami, quelle eſt la cauſe de ton chagrin ?

— C'eſt, répond l'enfant avec candeur & ingénuité, c'eſt que je n'ai obtenu aucune récompenſe, & que cela va cauſer bien de la peine à mon père.

— Ah ! tu es digne, mon enfant, d'en avoir une, répond le vieillard, puiſque tu en connois ſi bien le prix ; reçois cette couronne. La joie

que tu as de la recevoir eſt un ſûr garant de ce que tu feras pour la mériter.

Que le vieillard a raiſon ! que les larmes de ce jeune homme ſont précieuſes ! qu'elles annoncent une belle ame, & qu'elles vous doivent ſervir d'exemple, ô vous qui courez la carrière des arts !

La République eſt une vaſte arène où nous ne devons diſputer que de talens & de vertus. Athlètes généreux, embraſſons-nous avant de combattre ; embraſſons-nous après avoir combattu. Les patriotes ne connoiſſent point entr'eux de vainqueurs ; les ſeules victoires dont ils ſe rejouiſſent, ſont celles qu'ils remportent ſur les ennemis ; nous ne ſerons véritablement heureux que lorſque nous ſerons tous à notre place, & c'eſt alors que nous jouirons véritablement des bienfaits de l'égalité, puiſque l'égalité n'eſt qu'une juſte répartition entre tous les hommes, des moyens néceſſaires pour exiſter, pour travailler & pour jouir.

Que jamais la jalouſie n'ait accès dans votre ame, qu'une noble émulation anime & dirige vos travaux. Ce que nous dérobons à la gloire d'autrui, n'ajoute rien à la nôtre ; l'homme qui a de vrais talens ſe plaît à les reconnoître & à les admirer dans les autres ; il jouit de leur ſuccès, il profite de leurs lumières : il a ſon amour-propre, mais il ſait que tous les hommes ont le leur, & il eſt toujours le premier à leur en ménager les

jouiſſances. Il laiſſe le frelon piquer les fleurs & y dépoſer un venin perfide. Abeille induſtrieuſe, il ne ſe plaît qu'à voltiger parmi les roſes & à y pomper délicatement le ſuc dont il compoſe ſes tréſors.

Mais que vois-je, & quelle eſt cette aſſemblée de citoyens réunis dans une même enceinte, ſur-leſquels tous les regards ſont tournés avec complaiſance!

Leurs habits ruſtiques, & qui retracent la ſimplicité des mœurs du premier âge, m'ont annoncé que c'étoient les vieux laboureurs du canton.

Les voilà donc réunis ces créanciers de la nature, les premiers dépoſitaires de ſes tréſors & de ſes largeſſes; les voilà réunis pour recevoir la récompenſe de leurs ſoins & de leurs travaux. C'eſt donc auſſi en ce jour la fête de l'agriculture.

Approchez, vieillards reſpectables; recevez des mains de Damon ces inſtrumens aratoires que vous faites ſervir au bonheur des humains.

Mais pour qui ces chevaux, pour qui cette charrue toute neuve que Damon a fait préparer?

C'eſt pour toi, Mathurin, qui n'as rien épargné pour enſemencer tes terres & doubler les récoltes. Damon a voulu te récompenſer des ſacrifices que tu as faits pour la choſe publique. Tes troupeaux

ſont bien nourris, tu as préféré être moins riche & plus utile, tu n'as pas attendu la réquiſition des grains pour ouvrir tes greniers, tu n'as point trafiqué de ce premier aliment de l'homme, de cet aliment qui n'a que trop ſouvent manqué aux beſoins du pauvre, & qui ſuffiroit aux beſoins du riche, ſi l'homme avoit ſa tempérance & ſa frugalité premières.

O bons agriculteurs, leur diſoit Damon, imitez tous ſon exemple; connoiſſez tous l'importance & la dignité de votre état. Aſſez d'autres ont chanté la ſimplicité de vos mœurs, la paix de vos hameaux, & le calme inaltérable dont jouiſſent vos cœurs ſans remords & ſans déſirs. Plus heureux, je puis chanter aujourd'hui la liberté dont vous goûtez les jouiſſances, & qui ajoute un ſi grand prix à toutes les autres. Vous étiez avilis, la féodalité vous tenoit courbés ſous ſon joug, un gibier dévaſtateur dévoroit le fruit de vos travaux; vous n'aviez que le nom de pères, & vos enfans, eſclaves au ſein de leur mère, ne naiſſoient que pour voir leurs berceaux entourés de chaînes. Une grande révolution vous a rendus à vos droits primitifs; un ſeul jour a vengé la nature des attentats de pluſieurs ſiècles. Il renaîtra ce temps heureux où l'on viendra chercher parmi vous des légiſlateurs, des magiſtrats & des guerriers; il ſe trouvera parmi vous des Cincinnatus que l'on arrachera

au ſoc de leurs charrues, pour les mettre à la tête de nos armées. Bons habitans des campagnes, jouiſſez des bienfaits d'un gouvernement qui rapproche tous les hommes les uns des autres; vous recevrez des habitans des villes les inſtructions & les lumières pour réſiſter à la tyrannie; en échange, donnez leur ces biens que vous puiſez dans le ſein fécond de la nature; qu'il s'établiſſe entr'eux & vous un commerce de bienfaits & de reconnoiſſance, & que la fraternité reſſerre à jamais les nœuds qui doivent unir & les villes & les campagnes.

Damon avoit parlé, la diſtribution des prix étoit faite : à cette diſtribution ſuccédèrent les jeux & les danſes.

Le vieillard n'avoit point perdu de vue Myrtil. Mon ami, lui dit-il, laiſſe ces jeunes filles s'amuſer à des bagatelles; pour nous, penſons au ſérieux. Voici le moment favorable d'aller voir ton père; tes ſuccès ne peuvent que l'intéreſſer à ton ſort; ton frère va venir avec nous, nous unirons tous trois nos prières, & nous ferons bien malheureux ſi nous ne parvenons pas à fléchir ton père.

Damon, Myrtil & ſon frère ſe rendent à la maiſon de Damis.

Apeine Myrtil aperçoit-il ſon père, qu'il ſe précipite à ſon cou : ô mon père, dit-il, qu'il

m'eſt doux de me préſenter devant toi avec le gage de la victoire que je viens de remporter! les ſuccès d'un enfant doivent flatter le cœur d'un bon père; dis-moi que tu es content, & ce mot comblera tous mes déſirs.

Il me ſemble, Myrtil, répond Damis, qu'il exiſte ſur la terre une perſonne dont le témoignage doit vous être plus intéreſſant que le mien; pour moi je ne ſuis que votre père, & quel prix pouvez-vous attacher à mon amitié?

— Ah! mon père, quel accueil tu me fais! comme tu reçois avec indifférence les expreſſions de ma tendreſſe! Tu n'aimes donc plus ton fils? Tu me tutoyois autrefois, & ce mot, ce mot ſi ſimple, inventé par l'amitié pour en exprimer le ſentiment, expire aujourd'hui ſur tes lèvres. Ai-je donc ceſſé un inſtant de t'aimer? quel eſt le ſecret de mon cœur que je n'aie verſé dans le tien? quelles ſont les larmes échappées à tes yeux que ma main n'ait pris ſoin d'eſſuyer? Mon amitié pour Lycoris t'offenſe: mais humain & ſenſible comme tu l'es, peux-tu déſapprouver un mouvement qui me porte à venger une fille infortunée, des outrages de la fortune, & à conſoler ſa mère? peux-tu chercher à diſpoſer de mon cœur, lorſqu'il ne m'appartient plus à moi-même?

— Qui vous parle, Myrtil, de diſpoſer de

votre cœur ! J'avois conçu, il eſt vrai, le projet de vous unir à la fille d'un de mes amis, héritière d'une ſuperbe fortune; je lui en avois donné la promeſſe; il avoit fait toutes ſes diſpoſitions pour répondre aux miennes : mais vous avez trompé mes eſpérances, il ne me reſte que le regret de les avoir conçues; vous pouvez ſuivre votre inclination & les conſeils que l'on vous donne.

— Je ne donne, répond le vieillard, que ceux qui me ſont dictés à moi-même par l'âge & l'expérience; je connois, Damis, les foibleſſes de l'homme, & voilà pourquoi je compâtis à celles de ton fils.

Mais toi qui t'établis ſon juge, toi qui prétends ſoumettre ſon bonheur à tes calculs, es-tu donc encore tellement eſclave des préjugés, que tu ne faſſes conſiſter le bonheur que dans les richeſſes ! Les vertus, les talens qui embelliſſent une femme, ne ſont-ils donc rien à tes yeux ! Unis ſi tu veux ton fils à cette héritière d'une ſuperbe fortune; mais la fortune fera-t-elle ſon bonheur ! Je ne veux pour te punir que te faire entrer un moment dans l'intérieur de ce ménage; vois-y le deuil & le ſombre déſeſpoir peints ſur tous les regards; vois-y les dégoûts, la haine & les querelles; vois-y la couche nuptiale arroſée de pleurs, un père obligé de voiler la nature & de trahir ſes ſentimens les plus doux, une mère

déteſtant les fruits de ſa fécondité, & des enfans appelant en vain les ſecours, des careſſes qu'exigent leur foibleſſe & leur enfance ? Reviens, Damis, à la voix d'un fils qui t'implore ; ſois ſon père & ſon ami ; un mot, un regard de toi fera ſon bonheur ; celui de tes enfans doit être le premier vœu de ton cœur.

— Oui, c'eſt toi, vieillard, dont l'indulgence coupable a entretenu dans ce jeune homme un feu qu'il eût été ſi facile d'éteindre. De deux fils que j'ai élevés dans mon amour, l'un eſt rebelle à mes volontés, & me couvre de honte, mais je ſaurai m'en venger ; là où ceſſe la piété filiale, commence la vengeance paternelle. Va, Myrtil, va où tu veux, je t'abandonne à ton propre ſort ; tu peux diſpoſer de ta main, mais je puis diſpoſer auſſi de ma tendreſſe, & dès ce moment j'éprouve que tu es étranger à mon cœur.

Viens, ô toi le plus jeune de mes fils, ô toi qui depuis ton enfance fus docile à la voix de ton père, viens dans mes embraſſemens, viens jouir de toute ma tendreſſe, elle eſt aujourd'hui pour toi ſans partage. En toi je vois l'unique héritier de ma fortune ; mes domaines, mes bois, mes parcs rians & ſuperbes, que l'œil ne peut contempler ſans envie, ſeront ton apanage ; les plaiſirs de l'hymen couronneront toutes ces jouiſſances ; & tu ſeras enſemble & le ſeul héritier &

le ſeul ami de ton père. Mais quoi, mon fils, tu baiſſes les yeux ! tu reſtes immobile, & tu ſembles dédaigner mes offres & mes careſſes !

— O mon père, reprenez cét or que vous m'offrez, reprenez cette ſuperbe fortune, je ne conſentirai jamais à être riche, lorſque mon frère ſera pauvre. Vous voulez le punir d'être ſenſible, je me fais gloire de partager ſa peine ; j'aime mieux être malheureux avec lui, qu'heureux avec un autre. Vous nous priverez de votre bien ; mais ne nous en reſte-t-il pas un aſſez grand dans notre travail ! Je me joindrai à mon frère, j'irai cultiver avec lui les champs, nous apporterons le ſoir de quoi nourrir ſa femme & ſes enfans : & ſi mon frère en ſongeant à vous, vient à répandre quelques larmes, elles ne feront pas même eſſuyées par ma ſœur, je les aurai recueillies auparavant, & je ſerai ſon conſolateur & ſon ami.

— Quoi ! mes deux enfans ligués contre moi ! Ah ! perfides, voilà le trait dont vous vouliez percer mon cœur ! Vous êtes tous contre moi ; eh bien, je ſerai ſeul contre vous, j'uſerai de tous les droits que mon caractère me donne. Dès ce jour je n'ai plus de fils, tous les ſentimens de la nature ſont ſortis de mon cœur ; entrez-y, entrez-y, doux ſentimens de la vengeance.... Ingrats, vous cherchez à me toucher par vos larmes ! portez-les ailleurs, portez ailleurs

vos baiſers & vos careſſes. Je vais prononcer un mot terrible, que toute la terre l'entende & en frémiſſe : retirez-vous de moi, fuyez à jamais de ma préſence ; je vous donne ma malédiction. . . . .

Myrtil ne quittoit point les genoux de ſon père ; il s'étoit traîné ſur ſes pas, il ſe traînoit encore, que ſon père s'étoit arraché à ſes cris, & avoit diſparu.

Tel on voit cet animal qui par ſon attachement à l'homme eſt devenu le ſymbole de la fidélité : ſon maître a beau le frapper ; docile & tremblant, il le fixe, le lèche & le flatte ; il cherche par ſes careſſes & ſes cris plaintifs à déſarmer ſa colère, & il ſe traîne en gémiſſant juſqu'aux lieux où il peut cacher ſa honte & ſa douleur.

Mais où irez-vous, pauvres enfans, proſcrits par un père ? dans quelle ſolitude aſſez profonde irez-vous enſevelir vos peines ? quels cœurs oſeront s'ouvrir à la pitié, lorſque celui d'un père y eſt inacceſſible ?

Ah ! vous le retrouverez dans le généreux vieillard. Pleurez, vous dit-il, pleurez, mes enfans, la ſenſibilité eſt naturelle à votre âge ; au mien, l'on a l'expérience du malheur, & l'on eſt habitué à ſouffrir ; l'on connoît les hommes & leurs foibleſſes, & je n'ai jamais plus ſenti l'eſpérance renaître dans mon cœur, que quand je l'ai vue s'échapper entièrement du vôtre.

Cependant les jeux & les danſes continuoient toujours dans le parc d'Ermenonville ; il étoit cinq heures, le ciel étoit pur & ſerein, & tout annonçoit que la plus belle des ſoirées alloit ſuccéder au plus beau des jours.

Tout à coup on voit d'un bout de l'horizon à l'autre courir des nuages ; on les voit s'épaiſſir, s'élever & s'étendre. Un vent frais, précurſeur de l'orage, agite les arbriſſeaux & les feuillages ; le bruit d'un tonnerre éloigné ſe fait entendre, & d'intervalle en intervalle, des éclairs brillent & jettent un jour pâle & livide. Les danſes ont ceſſé : les boſquets n'offrent plus qu'une vaſte ſolitude ; de toutes parts on voit courir les habitans des campagnes ; les mères emportent leurs enfans dans leurs bras, les pères jettent ſur leurs moiſſons un dernier regard ; toute la nature attend dans le ſilence & la terreur.

Des traits enflammés partent en ſillonnant du fond de la nue ; la foudre gronde, roule & déchire les airs, les rochers, les montagnes en ont répété le bruit effroyable. O ciel ! reſpecte ces moiſſons arroſées de tant de ſueurs ; ou ſi ta foudre doit tomber quelque part, frappe le palais orgueilleux du riche, mais reſpecte l'humble chaumière du pauvre. Non, le ciel ne m'a pas entendu ! la grêle en tombant écraſe & renverſe les épis ; les vents déchirent les nuages, les nuages

s'entr'ouvrent, l'éclair part, la foudre vole, éclate & tombe fur la chaumière de la mère de Lycoris.

La mère fuit tremblante, inanimée; la fille, pâle, échevelée, court & appelle à grands cris du fecours.

Au fecours! au fecours! volez, volez, citoyens, où le danger commun vous appelle. L'airain fonnant retentit de toutes parts; femmes, enfans, vieillards, tout le monde eft accouru. Les flammes s'élancent rapidement dans les airs; la chaumière eft toute embrafée, l'eau combat contre le feu, on cherche à détruire un élément par l'autre.

Mais, ô dieu! quel cri plaintif eft forti de cette cabane! Un enfant, un enfant appelle à grands cris fa mère.

— Entendez-vous, mes amis, ces gémiffemens? s'écrie Damon : qui de vous aura le courage de traverfer ces flammes? Qu'il parle, toute ma fortune eft à lui.

Mais quoi, vous reftez immobiles & glacés d'effroi! un enfant va périr, & vous ne courez pas le fauver!

Il le fera, généreux vieillard, Myrtil a entendu ta voix. Myrtil eft accouru; trois fois les flammes le repouffent, trois fois il les brave avec une nouvelle ardeur; vaincues par fa réfiftance, elles femblent lui ouvrir un paffage : il s'élance, faifit

l'enfant, l'emporte, & le montrant au peuple assemblé : Il est sauvé, s'écrie-t-il ! il est sauvé !. . . Où est sa mére ! où est Lycoris ! qu'elles viennent, qu'elles contemplent leur enfant. . . . . . . Il est sauvé ! il est sauvé !. . . . . .

Lycoris & sa mère étoient accourues à ce bruit. Je ne dirai pas leur joie, je ne dirai pas les larmes de cette mère, & les baisers dont elle couvre son fils; je ne dirai pas les transports des spectateurs & leurs cris d'alégresse; la nature ne laisse rien à exprimer ici, elle laisse tout à sentir.

La nouvelle de cet événement étoit parvenue aux oreilles de Damis : transporté de joie, il demande, il veut voir son fils. Où est-il ! où est il !. . . . Myrtil étoit déjà dans ses bras.

Ah ! mon fils, s'écrie-t-il, je ne le céderai en rien à ceux qui t'environnent, je ne puis résister à tant de vertus. Efface - toi du cours de ma vie, ô jour exécrable où j'ai osé insulter un vieillard, où ma bouche criminelle a prononcé la malédiction du meilleur des fils !. . . . . . Viens, ô Myrtil ! qu'il y a long-temps que je n'ai proféré ce doux nom ! viens que je répare dans mes embrassemens les injustices que je t'ai faites : presse, presse ce cœur paternel, & reprends-y la place que jamais tu n'aurois dû perdre. Es-tu content, Myrtil ! Dis-moi ce que je peux faire pour ton bonheur ! Dis, tous mes biens sont à toi : que

dis-je ! il eſt un tréſor dont tu es plus jaloux encore, ne crains plus, ô mon fils, de m'en parler; nos cœurs peuvent actuellement s'entendre. Tu aimes Lycoris, tu veux qu'elle ſoit ta femme; eh bien, elle ſera ma fille, ſa mère vivra avec nous, ma maiſon ſera la vôtre; notre famille ſera la même. Demain on célèbre ici la fête de Rouſſeau, nous célébrerons en même temps ton mariage: ton bonheur n'eſt différé que de quelques inſtans.

Damis rentre chez lui avec ſes deux enfans. Lycoris & ſa mère l'y accompagnent. Le bon vieillard s'y rend avec eux.

La nuit étoit arrivée; par-tout régnoit le calme & le ſilence. Par-tout ! .... Eh ! non : il y avoit des cœurs à qui l'attente du plaiſir ne permettoit point d'être tranquilles.

La nuit a bientôt fait place au jour. L'aurore a reparu. Les cloches ont retenti & donné le ſignal de la fête.

Le plan en étoit ſimple, & l'on avoit voulu que Rouſſeau ne fût pour ainſi dire honoré que par lui-même.

Le cortége aſſemblé dans le parc d'Ermenonville commence à défiler.

Un détachement de jeunes volontaires ouvre

la marche, précédé de leurs tambours & d'une musique guerrière.

Des laboureurs viennent ensuite, munis des divers instrumens destinés à l'agriculture.

Deux ci-devant curés portoient, l'un la profession de foi du vicaire Savoyard, l'autre l'Epitre à Christophe de Beaumont.

Une jeune fille, vêtue en blanc, portoit le Lévite d'Ephraïm.

Suivoient les maire & officiers municipaux, portant une table de marbre sur laquelle étoient gravées *la Déclaration des droits & la Constitution.*

Le Contrat social étoit porté par le maître d'école.

Le père de Myrtil, la mère de Lycoris marchoient ensemble, l'un portant le flambeau de l'hymen, & l'autre un anneau.

Le bon vieillard marchoit à pas lents & mesurés, & tenoit le Devin du village.

A ses côtés étoient Myrtil & Lycoris; l'un tenoit l'Émile dans ses mains; Lycoris avoit l'Héloïse dans les siennes.

Le cortége étoit fermé par une foule de citoyens que cette cérémonie avoit attirés des campagnes voisines.

On arrive dans cet ordre vers l'île des peupliers.

Une barque légère, ornée d'un pavillon aux trois couleurs, s'approche & reçoit Damon, Myrtil & son père, Lycoris & sa mère; le frère de Myrtil les conduit; ils descendent vers l'asile silencieux consacré au mânes du grand homme.

Plusieurs petites barques ornées de fleurs & de guirlandes avoient pareillement conduit vers la tombe de Rousseau, tous ceux qui étoient munis de ses ouvrages.

Ces ouvrages sont déposés sur la tombe, & des hymnes patriotiques ont retenti en l'honneur de celui qui le premier apprit aux peuples leurs droits & aux tyrans leur foiblesse.

Damis alors s'adressant à Myrtil & à Lycoris: Vous allez, leur dit-il, unir en ce jour vos destinées; connoissez toute l'étendue des devoirs que vous avez à remplir. Vous êtes sur le tombeau de ce sage qui a fait revivre les lois de la nature, qui a dit aux mères de nourrir & d'élever leurs enfans. Vous les nourrirez, vous les éleverez dans les principes de l'honneur, de la justice & de l'égalité. Vous leur apprendrez à bégayer dès l'enfance le saint nom de la patrie. Mes enfans, quelques nuages pourront obscurcir vos beaux jours, mais rappelez-vous le serment que vous allez faire de rester toujours unis; rappelez-vous qu'il existe ici des cœurs où vous pourrez déposer vos chagrins. Prends, ô ma fille, cet

anneau, ſymbole du lien qui va t'unir; allume, ô mon fils, ce flambeau dont le feu ſacré ne doit s'éteindre qu'avec ta vie. Vous êtes ſous les yeux de la nature, elle vous parle, elle vous unit par ma voix. Embraſſez-moi, mes enfans, embraſſez votre mère; embraſſez-vous, & ſoyez heureux!

A ces mots, les arbres s'agitent, le feuillage retentit d'un doux frémiſſement, les fleurs entr'ouvrent leurs calices, les oiſeaux font entendre leur ramage, & le ſoleil, pour éclairer ce ſpectacle, parut deux fois plus radieux & plus pur.

La même barque qui les avoit conduits à l'île des peupliers, les reconduit au rivage.

Mais les ſpectateurs reconnoiſſans & pleins de ce beau jour, voulurent le terminer d'une manière honorable pour le vieillard qui le leur avoit procuré. « Que celui, diſoient-ils, qui a couronné les jeunes gens laborieux & les amans ſenſibles, ſoit couronné à ſon tour. »

A ces mots, les jeunes garçons détachent les bouquets dont ils avoient paré leurs chapeaux, les jeunes filles détachent les fleurs qui ornoient leur chevelure; tous s'empreſſent d'en former une couronne. Myrtil eſt chargé de la préſenter à Lycoris, qui la poſe elle-même ſur la tête du bon vieillard.

Des cris d'alégreſſe & de joie, des cris réitérés de *vive la République* retentiſſent de toutes parts.

O mes amis, dit le vieillard, que ce jour eſt heureux pour moi! je n'en perdrai jamais le ſouvenir; & je ſuis deux fois plus riche & plus content de ſavoir que je ſuis aimé de vous.

On a beſoin, mes amis, de cette idée conſolante à mon âge. Vous le ſavez, je goûtois au milieu de vous tous les plaiſirs d'un époux & d'un père. Dans le moment où j'eſpérois trouver dans deux êtres chéris, les appuis de ma foibleſſe, j'ai perdu mon épouſe & mon fils. Toute ma conſtance s'eſt ébranlée; le jour, j'allois pleurer ſur leur tombeau; la nuit, je me réveillois pour leur donner des larmes, & mes yeux affoiblis par l'âge, m'ont refuſé depuis long-temps juſqu'à la douceur de pleurer.

O mes amis, peut-être n'ai-je encore moi-même que quelques inſtans à vivre avec vous; mais lorſque je ne ſerai plus, chargez-vous du ſoin de recueillir mes cendres. Allez les porter ſur ces côteaux qu'embellit un printemps éternel, ſur ces côteaux témoins fortunés de vos jeux & de vos plaiſirs; & lorſque vous éprouverez quelque peine, venez vous conſoler ſur la tombe du *bon vieillard*, & vous rappeler les conſeils de votre ancien ami.

O mes enfans, ne perdez jamais de vue votre heureuſe deſtinée; je n'ai vu que l'aurore de la liberté,

liberté, vous en verrez les beaux jours. Tout passera sur la terre, mais les principes de justice éternelle ne passeront point, mais la République vivra toujours.

Voyez-en la puissance & la stabilité dans les ressources immenses qui vous environnent ; des armées nombreuses & aguerries, des places fortes, des remparts inexpugnables, des ports qui dominent les deux mers, des colonies riches & fertiles, des flottes innombrables, destinées à porter le bienfait de la liberté dans l'autre monde, & à ramener en échange le tribut de leurs richesses commerciales.

Voilà la République sur vos frontières & sur vos ports ; dans l'intérieur, elle offre la majesté du peuple respectée, un sénat puissant & environné de la confiance publique, des magistrats laborieux, la justice attentive à frapper le crime, à protéger l'innocence & à confondre la calomnie, tous les arts occupés à payer leur tribut à la liberté ; la peinture traçant les portraits des grands hommes, la musique célébrant leurs triomphes, les spectacles retraçant les traits touchans & les actions héroïques, & l'éloquence consacrant toute sa force & son énergie à faire aimer & respecter le gouvernement.

Le gouvernement ! voilà, mes amis, le but de tous vos travaux, il en sera aussi la récompense,

il ſera le port où vous viendrez vous repoſer après la tempête. Vous l'aurez obtenu par votre perſévérance, vous le défendrez par votre valeur, vous le conſerverez par vos vertus : vous ferez enfin envier à l'Europe entière une conſtitution qui honore la loyauté, le courage, la piété filiale, le malheur, & qui a mis au rang des premiers devoirs du citoyen, celui de reſpecter & d'honorer la vieilleſſe.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE EXÉCUTIVE DU LOUVRE.

An II.e de la République.

185

